

Recherches sociographiques



Bruce G. TRIGGER, *Natives and Newcomers. Canada's "Heroic Age" Reconsidered*

Norman Clermont

Volume 27, numéro 2, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056215ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056215ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clermont, N. (1986). Compte rendu de [Bruce G. TRIGGER, *Natives and Newcomers. Canada's "Heroic Age" Reconsidered*]. *Recherches sociographiques*, 27(2), 316–317. <https://doi.org/10.7202/056215ar>

Bruce G. TRIGGER, *Natives and Newcomers. Canada's « Heroic Age » Reconsidered*, Kingston et Montréal, McGill/Queen's University Press, 1985, 430p.

Les sociétés sont des systèmes ouverts. Elles s'inscrivent, par leur ouverture, dans des réseaux de relations plus ou moins étendus et y participent de façon plus ou moins active. Elles finissent alors par s'interpénétrer et par se transformer mutuellement. S'il y a une façon d'être « soi », il y a donc aussi une façon d'être « ensemble » et, dans le devenir, ces deux réalités ne sont pas imperméables. L'ethnohistoire nord-américaine est une discipline qui étudie les processus d'affirmation de « soi » dans le contexte plus global de la vie « ensemble » et Bruce Trigger a été, depuis plus de vingt ans, un ethnohistorien extrêmement actif et productif, intellectuellement stimulant, occasionnellement provoquant.

Le dernier ouvrage de Trigger, *Natives and Newcomers*, pose un regard neuf sur une période apparemment bien connue, celle qui va des premiers contacts jusqu'en 1663. Chacun sait que ce fut une période d'épidémies dévastatrices, de guerres, de coups de pouvoir, de violences morales, de perturbations d'équilibres traditionnels, de désorganisations profondes, de réorganisations originales, de colonisation difficile et de mésententes. Deux univers culturels se sont rencontrés et ne se sont pas compris. Cette incompréhension s'est poursuivie bien au-delà de cet « âge héroïque » et l'histoire classique l'illustre bien, en focalisant indûment sur le « soi » et en interprétant « les autres » comme des intervenants souvent accessoires à la construction de « sa » propre identification ethnique. Or Trigger déplore la qualité médiocre de cette histoire ultra-nationaliste, pleine de superstitions, de stéréotypes, de silences dangereux, d'attitudes ethnocentriques et de biais criards (pp. 3-49). Non seulement faudrait-il alors prendre aussi en considération la complexité et la profondeur culturelle des « autres » mais, sans cette conscience, c'est l'interprétation même de « soi » qui risque de basculer dans l'illusion. À cet effet, Trigger insiste sur deux points qui devraient être, selon lui, pour tous les spécialistes du développement culturel des sociétés, des champs d'investissement. Le premier (pp. 50-164) est celui de l'archéologie, qui fournit une base essentielle à la documentation et à la compréhension du dynamisme culturel des autochtones avant et pendant la période concernée. Le second point (pp. 164-343) est essentiellement méthodologique et concerne l'attitude du chercheur, qui devrait davantage examiner l'univers culturel de ces autochtones, non seulement dans les gestes posés mais aussi dans leurs motivations, leurs valeurs et leurs desseins propres.

En somme, pour Trigger, l'histoire étroitement nationaliste a fait son temps et si on veut bien comprendre les événements du passé dans toute l'épaisseur de leur complexité, il faut d'abord essayer de comprendre comment on a vécu « ensemble » et comment on a changé « ensemble ». En d'autres termes, il faut faire l'anthropologie d'une situation historique.

En tant qu'anthropologue, j'applaudis. Je crois en effet qu'une partie des échecs de la « période héroïque » est justement due au fait que les peuples en contact ne se sont pas compris, que la marginalisation des autochtones par les historiens classiques témoigne de la pérennité de cette incompréhension et qu'il est temps que les chercheurs essayent de résoudre ce problème de l'incompréhension qui biaise la façon même de voir son développement.

Toujours en tant qu'anthropologue ayant lu non seulement celui-ci mais la plupart de ses autres ouvrages, il me semble que Trigger a, dans l'ensemble de son œuvre, effectivement contribué, avec Fenton, Tooker, Wallace, Jennings et plusieurs autres, à fournir les bases nécessaires à un renouvellement de perspective. Mais un fait demeure, c'est l'incompréhension elle-même entre les groupes du contact. C'est un phénomène culturel anthropologiquement étudiable, culturellement déterminé, inscrit dans l'affirmation de « soi » et qui joue un rôle dans les modalités du devenir « ensemble ». Elle n'a pas encore été étudiée même si plusieurs ouvrages récents ont crûment démontré sa pérennité.

Si j'étais historien, ma réaction serait peut-être plus ambiguë. J'applaudirais sans doute encore les efforts de Trigger, qui révèle comment les autochtones ont vécu, de leur part, cette

période « héroïque ». Je dirais alors qu'il était temps que des spécialistes viennent ainsi compléter le tableau du vécu colonial. J'apprécierais aussi la contribution de tels ouvrages, qui me forcent à revoir les sources et à mesurer plus adéquatement l'incompréhension fondamentale qui brouillait toutes les relations entre les mondes culturels en présence. J'essayerais peut-être de mieux évaluer le rôle des trafiquants mobiles de cette période et je dirais que la « nouvelle histoire » va justement dans le sens de cette histoire sociale et de cette histoire des réseaux interactifs. Cependant, je soulignerais que l'image des historiens qui se dégage de ces lectures et qui s'applique à ceux des générations anciennes n'est plus nécessairement superposable à celle des historiens actuels et qu'il ne faut pas oublier que, dans ce renouveau de l'image coloniale, des gens comme Jennings, Axtell, Jaenen, Dickinson, Delage et plusieurs autres sont des historiens de formation. Si j'étais un historien plus traditionaliste, je répèterais peut-être cependant ce que Garakonhié disait un jour à un missionnaire :

« Mon frère, c'est une affaire d'importance que nous traitons présentement. Tu nous demandes des choses qu'il nous est bien rude de t'accorder ; car enfin n'est-il pas fâcheux de rompre tout d'un coup avec des habitudes où nous avons été nourris, de quitter absolument des choses dont nous sommes en possession dès le commencement du monde. » (*Relations des Jésuites*, 1670 : 44.)

Il fut baptisé, à Québec, par M^{gr} de Laval.

Norman CLERMONT

*Département d'anthropologie,
Université de Montréal.*

Peter C. NEWMAN, *La Baie d'Hudson. La compagnie des aventuriers*, (traduit de l'anglais par Francine de Lorimier), Montréal, L'Homme, 1985, 431p.

Peter Newman s'est proposé d'écrire, en plusieurs tomes, une histoire populaire de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ce premier tome prend comme point de départ le milieu du XVII^e siècle, pour s'étendre sur à peu près deux cents ans. Newman nous annonce dans son introduction qu'il veut axer son propos sur les « moments passionnants » et sur les « personnages attachants » qui donnent à l'histoire de la H.B.C. sa signification et son caractère « piquant ». Il sauterait aux yeux de quiconque a jamais étudié, même une petite partie de la masse de documents conservés dans les archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, que l'histoire de celle-ci ne se résume pas aux exploits de quelques individus hardis. Une histoire de ce genre serait plus appropriée dans le cas des marchands de fourrures canadiens-français ou de la Compagnie du Nord-Ouest. Ce sont les aventuriers de la H.B.C. qui l'ont provoquée à se montrer plus audacieuse et à qui nous devons attribuer l'exploration du Canada de l'Ouest. Mais pour décrire avec plus d'exactitude la Compagnie de la baie d'Hudson à cette époque, il nous faudrait plutôt des termes évoquant le conservatisme, la confiance et la persévérance. En outre, le cadre géographique retenu par Newman est inutilement restreint, vu que l'ouvrage s'accroche à la côte Ouest de la baie James et de la baie d'Hudson. À l'époque où le récit s'achève, au milieu du XIX^e siècle, la compagnie avait des comptoirs *partout* : un coup d'œil sur la carte à la fin du livre suffit pour le constater. Newman pourrait alors se faire reprocher de « sommeiller en bordure d'une banquise », comme la H.B.C. à une période antérieure. Rares sont les occasions où il aborde l'intérieur du pays et les comptoirs dispersés d'Est en Ouest, pour nous montrer l'étendue du domaine de la compagnie et son impact sur les populations autochtones.

On sort de l'ouvrage avec l'impression d'une présence écrasante de quelques braves individus, alors que la compagnie, côté européen, s'est bâtie sur le courage et la persévérance de nombreux